

*Gens du fleuve, gens de l'île : Hochelaga en Laurentie au XVI<sup>e</sup> siècle*, Roland Viau, Les Éditions du Boréal, Montréal, 2021, 344 pages, 23 illustrations

Jean-Christophe Ouellet

Numéro 35, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1089844ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1089844ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des archéologues du Québec

ISSN

1190-9110 (imprimé)

2564-2480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ouellet, J.-C. (2022). Compte rendu de [*Gens du fleuve, gens de l'île : Hochelaga en Laurentie au XVI<sup>e</sup> siècle*, Roland Viau, Les Éditions du Boréal, Montréal, 2021, 344 pages, 23 illustrations]. *Archéologiques*, (35), 75–79.  
<https://doi.org/10.7202/1089844ar>

## COMPTÉ RENDU

**GENS DU FLEUVE, GENS DE L'ÎLE :  
HOHELAGA EN LAURENTIE AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE**

Roland Viau

Les Éditions du Boréal, Montréal, 2021  
344 pages, 23 illustrationsRevu par Jean-Christophe Ouellet, archéologue  
Département d'anthropologie  
Université de Montréal

**R**OLAND VIAU nous mène sur la piste des Iroquoiens du Saint-Laurent. Le terrain de jeu de prédilection de l'auteur se situe au niveau des autochtones de l'Amérique du Nord et la rencontre de deux mondes avec l'arrivée des Européens (VIAU 2015). À titre d'exemples, ses premiers essais portent sur les fondements et la signification de la guerre en Iroquoisie ancienne (VIAU 1997) et sur les mythes de création des Iroquoiens (VIAU 2005). Avec cette nouvelle parution, *Gens du fleuve, gens de l'île. Hochelaga en Laurentie iroquoise au xvi<sup>e</sup> siècle*, Viau revient à son sillon le plus profond. L'objet d'étude y est centré sur les groupes iroquoiens qui occupaient la vallée du Saint-Laurent au xvi<sup>e</sup> siècle. De manière plus spécifique, Viau accorde une attention particulière à la région de l'archipel montéréalais et la bourgade de Hochelaga.

Le sujet de l'essai de Viau peut apparaître étroit, mais il se donne pour mission de présenter avec le plus grand détail ce chapitre important de l'histoire et de répondre à la question : qui étaient ces gens et que leur est-il arrivé ? Les questions de l'origine, puis de la disparition (ou dispersion) de ces groupes, que les archéologues ont rassemblés sous le vocable d'« Iroquoiens du Saint-Laurent » (ISL), sont des thèmes importants de la recherche archéologique québécoise depuis les années 1960. Plus récemment, l'évolution du débat, ou son glissement vers la détermination de la descendance des ISL, a pu voir les données historiques, mais aussi archéologiques, passablement instrumentalisées. Viau s'attaque ainsi à une question com-

plexe, multifactorielle et potentiellement très sensible.

Le premier chapitre, « La texture du lieu », est l'occasion pour Viau de présenter les grandes caractéristiques non seulement du milieu physique, mais aussi des principales coutumes et pratiques des groupes iroquoiens. Le lecteur familier avec les autres publications de l'auteur ne trouve ici que peu d'éléments originaux. Ce chapitre peut paraître long pour les experts, mais il demeure utile pour brosser un portrait riche et vivant de ces populations et de leurs modes de vie. La familiarité de Viau avec son sujet d'étude et ses talents de vulgarisateur sont aussi mis à profit pour combler certaines zones d'ombre.

Le deuxième chapitre fait une belle place aux données archéologiques. L'auteur y présente un sommaire assez satisfaisant des ISL et la construction de cette identité archéologique. L'auteur présente notamment les particularités de la culture matérielle de ce groupe de même que sa répartition en différentes provinces le long de la vallée du Saint-Laurent. Le fait que Viau embrasse sans détour la dénomination ISL est significatif et l'auteur prend ainsi le parti de la majorité des archéologues en reconnaissant le caractère distinct des ISL, qui forment une société culturellement et politiquement distincte de l'Iroquoisie et de la Huronie (p. 86)<sup>1</sup>. Viau poursuit ici la présentation de grands traits culturels des ISL en abordant différents aspects de leur organisation sociale. Certains comportements ont des conséquences archéologiques qui devraient retenir l'attention



des lecteurs intéressés. Les sections sur la vie en maisonnée, l'utilisation et l'entretien des structures de combustion en sont des exemples. Viau accorde aussi un traitement particulier à la fabrication de la poterie. Il en présente certains aspects techniques, mais il élabore aussi sur la signification, l'importance et le caractère identitaire de ces vases (p. 100-102). Il apporte plus d'agentivité à ce sujet et il parvient à illustrer comment l'identité peut s'inscrire et être codée dans ces contenants d'argile cuite.

Le chapitre 3, « Montréal au temps de Cartier », nous plonge plus spécifiquement dans le quotidien et la vie villageoise des habitants de l'île au moment de l'occupation du village de Hochelaga. Viau dresse un portrait détaillé et il intègre quelques détails glanés dans les données archéologiques, comme les dimensions et la configuration des maisons-longues (p. 136). L'auteur aborde aussi certains aspects plus spécifiques de la vie villageoise : des impératifs liés à la vie grégaire de sédentaires, comme la présence de cimetières, ou encore la gestion des déchets domestiques. Si l'auteur y utilise parfois avec adresse les données archéologiques pour agrémenter son récit, certaines omissions et erreurs semblent reliées à une forme de primauté que l'auteur accorde aux sources écrites. Nous donnons justement pour exemple son passage sur la gestion des ordures et la mention qu'« il est permis de croire que les ordures étaient abandonnées n'importe où ou laissées aux chiens [...] » (p. 138). Or, les données archéologiques relatives aux villages iroquoiens, notamment celles provenant du Québec, nous indiquent la présence récurrente de zones de concentration des déchets, à proximité ou plus éloignées des maisons-longues, que les archéologues interprètent comme des dépotoirs. En apparence simple, cet exemple illustre potentiellement un manque de familiarité de l'auteur avec les données archéologiques pertinentes.

Le chapitre suivant, « Enquête sur une disparition », s'articule aux trois premiers qui agissent principalement à titre introductif et servent à planter le décor. Ici, Viau dresse un inventaire des hypothèses qui contribuent à expliquer la disparition des Iroquoiens du Saint-Laurent, mais aussi ce qu'il advient d'eux après leur dislocation et leur disparition de la vallée du Saint-Laurent avant le début du XVII<sup>e</sup> siècle. Le point de consensus est que le groupe n'a pas disparu à proprement parler, mais qu'il s'est probablement disloqué, dispersé, puis réfugié chez des alliés voisins. Les scénarios

reliés au commerce et aux guerres incessantes sont évidemment abordés comme des thèmes classiques, mais Viau se concentre sur certaines hypothèses plus en vue actuellement, notamment quant aux groupes chez lesquels les ISL auraient trouvé refuge. Tour à tour, Viau présente les hypothèses de travail qui lient les ISL aux Hurons-Wendat, puis aux Mohawks. Nous ne reprendrons pas ici les principaux arguments de l'auteur, mais Viau ne semble pas convaincu par les éléments de la tradition orale des Hurons-Wendat (p. 155-158) ou par celle des Mohawks (p. 161-163).

Les positions exprimées dans le présent chapitre sont relativement tranchées. L'auteur ne semble pas hésiter à prendre position en s'appuyant du poids de toute son expertise, et ce, malgré les tensions qui existent autour de cette question. Viau clôt ce chapitre en introduisant une dernière hypothèse, qui lie la disparition des ISL à la présence de maladies ou d'épidémies apportées par les Européens.

Au chapitre 5, l'auteur se concentre sur le voyage de Cartier et de Roberval. L'auteur nous mène aussi sur la piste des maladies contagieuses, des conditions de voyage difficiles et des mécanismes d'introduction de ces microbes et virus chez les populations du Nouveau-Monde. De l'aveu même de l'auteur, la revue de l'historiographie relative à la Nouvelle-France ne révèle cependant pas d'indications claires qu'une épidémie soit survenue dans la vallée du Saint-Laurent entre 1541 et 1543. Pour cette raison, l'auteur nous indique bien qu'il pourrait être imprudent de soutenir trop fortement cette thèse (p. 183). Néanmoins, cet élément constitue le centre de la réflexion de l'auteur pour les chapitres suivants.

La contribution singulière de Viau est ici de mettre en lumière les travaux, écrits et archives du moine André Thevet (1516-1592). Viau trouve notamment dans l'ouvrage de Thevet, *Le grand insulaire* (1584-1588), des indices qui tendent à montrer qu'un nombre de colons ayant participé à cette expédition a pu périr de maladies. Ces derniers pourraient être à l'origine d'une propagation importante chez les Iroquoiens de Stadaconé, dont les contacts avec les colons étaient plus directs et prolongés. Cette propagation, possiblement pandémique, aurait eu des impacts conséquents entraînant de nombreux décès, mais aussi la crainte et le ressentiment qui alimenteront les tensions et les altercations qui sont, quant à elles, bien mises en lumière dans les documents

de première main. Pour Viau, l'animosité des ISL envers l'entreprise de Cartier et de Roberval résulte non seulement de la perception d'une intrusion et d'une tentative de colonisation malvenue, mais aussi d'une conséquence des maladies résultant de ce contact.

Le chapitre qui suit, « Autopsie d'un contact », présente les modes de circulation et les vecteurs des maladies infectieuses dans les populations des ISL. Viau souligne d'ailleurs le caractère propice du mode de vie des ISL, avec leur vie villageoise et leur densité de population importante. Comparativement aux groupes nomades comme les Innus et les Mi'kmaq, qui ont aussi été en contact avec différentes nations européennes dans le Golfe, les contacts plus continus et un mode de vie sédentaire auraient favorisé la propagation plus rapide et percutante des maladies infectieuses chez les ISL. Dans cette autopsie du contact, Viau tente également d'évaluer l'intensité des activités commerciales en étudiant la distribution et la représentation des biens manufacturés sur les sites d'occupation des ISL. Leur nombre apparaît de manière générale assez faible et Viau y perçoit une faible intensité de cette relation commerciale. Cet élément constitue une indication supplémentaire que les tensions reliées aux relations commerciales et à l'accès à certains biens, néanmoins très prisés, ne pourraient constituer un facteur déterminant des querelles ayant mené à la disparition des ISL. En privilégiant une explication multifactorielle et en insistant sur l'importance de maladies introduites, Viau résume ainsi l'essentiel de son ouvrage jusqu'ici :

Tout laisse penser qu'une conjonction de causes serait à l'origine de cette désintégration progressive : un enchaînement de facteurs décisifs aurait eu un effet cumulatif et provoqué l'émiettement de la Laurentie iroquoise. Plutôt que cette cause unique et directe de sa dissolution, la guerre ou les conflits armés intergroupes doivent être analysés comme un facteur supplémentaire [...] de sa dépopulation massive provoquée par les nouveaux arrivants [...] qui ont apporté au Canada un pack de maladies (p. 224).

Si les maladies, les guerres et d'autres facteurs ont causé la dislocation des Hochelagiens et leur fuite de l'île, les lieux ne sont pas devenus un désert humain au moment de la venue de Champlain dans l'archipel montréalais 60 ans plus tard. Le chapitre 7 nous amène ainsi à la rencontre des

Algonquins (nation membre de la famille des Algonquiens) qui seront des alliés importants de Champlain au moment de la fondation de Montréal. Chez un groupe en particulier, les Ononchataronons, Viau repère plusieurs aspects qui semblent leur conférer une identité hybride ou, du moins, certaines affinités avec des groupes de la famille iroquoise. Ces affinités se situent au niveau d'une proximité et d'une fréquentation avec certains groupes iroquoiens de la péninsule du Niagara comme les Hurons-Wendat et les Neutres.

Un élément supplémentaire qui semble décisif pour Viau est la découverte, à Luskville, d'un vase complet portant des traits typiques des ISL. Si Viau avait auparavant interprété la présence de vases typiques des ISL en territoire mohawk par l'échange intertribal (p. 162), il indique ici qu'il pourrait être lié « à la diaspora de la Laurentie iroquoise » (p. 254). Quoi qu'il en soit, ces quelques données mènent Viau à formuler l'hypothèse que les Ononchataronons seraient un groupe composite formé d'Algonquins de la vallée de l'Outaouais et « d'un fragment du groupe éclaté des Hochelagiens délogés, chassés [...] et contraints de trouver un lieu de repli » (p. 255). Par extension, il ajoute même :

les Algonquins actuels sont les plus clairement situés dans la descendance des ISL, particulièrement des gens de Hochelaga, et pourraient considérer avoir un droit d'antériorité sur l'île de Montréal. » (p. 256)

Si les éléments qui mènent Viau à cette conclusion sont relativement peu nombreux, la démonstration est convaincante et l'auteur prend avec la dernière citation une position ferme. Comme moyen de vérifier son hypothèse, Viau propose d'explorer la piste génétique par la comparaison de restes humains archéologiques à celles de populations descendantes. Malgré un potentiel intéressant, cette courte section ne souligne qu'à peine les difficultés et les enjeux éthiques et techniques associés à une telle expérience.

Dans son dernier chapitre, « Hochelaga revisitée », l'auteur recense, concentre et décante une diversité d'informations qui pourrait contribuer à situer de manière précise le village de Hochelaga. Une lecture fine du voyage de Cartier à Montréal de même qu'un recensement toponymique figurent parmi les matériaux de cette reconstitution. Malgré un traitement plus élaboré, la position de Viau n'est pas très différente de celle

proposée ailleurs par ce même auteur (Viau dans TREMBLAY 2006, 37).

Conscient de la nécessité de mettre au jour des indices matériels du village de Hochelaga pour trancher de manière définitive cette question, Viau ne manque pas de souligner que la résolution de ce mystère devra passer par la recherche archéologique. Il présente d'ailleurs un bref portrait du site Dawson, situé au pied de la montagne à proximité du campus de l'Université McGill. Si le site présente un potentiel intéressant et constitue sans doute les restes d'un établissement iroquoien, il est cependant de dimension trop modeste et il ne semble pas comporter de palissades, dont la présence est rapportée par Cartier pour Hochelaga. Si le portrait de Viau ici est plutôt juste, il néglige cependant de mentionner des recherches archéologiques récentes qui ont jeté un peu de lumière sur la question. Par exemple, le projet « Hochelaga » des archéologues Christian Gates St-Pierre et Michel Plourde (2018). Ce projet visait principalement à localiser les restes du village de Hochelaga, notamment en accordant une importance particulière à des parcs et espaces verts bordant le secteur de la montagne. Malheureusement, leurs résultats n'ont pas été concluants. L'histoire récente nous apprend cependant qu'il ne faut pas baisser notre garde trop rapidement et que des vestiges pourraient néanmoins être préservés, disloqués et partiels sous une trame urbaine développée. C'est du moins ce que semblent nous rappeler les vestiges archéologiques récemment mis au jour à proximité du site Dawson, à l'intersection des rues Peel et Sherbrooke (ETHNOSCOPE 2019). Les lambeaux de sols archéologiques semblent y constituer une extension du site Dawson. Ces nouvelles données viennent réactiver le dossier du site Dawson, sans intervention archéologique depuis plus de 150 ans. Elles permettent aux archéologues et aux historiens de rêver à une éventuelle résolution de cette question et contribuent à documenter le mode de vie des groupes ISL qui ont été rencontrés par Cartier sur l'île de Montréal et dans la vallée du Saint-Laurent<sup>2</sup>.

Le silence de l'auteur sur ces données archéologiques récentes illustre le fait que les données archéologiques se retrouvent parfois dans l'angle mort de ce tableau brossé par l'ethnohistorien. Nous soulignons néanmoins le passage sur lequel Viau termine cette partie de son essai en effectuant un appel du pied au milieu politique et à nos concitoyens quant à l'importance et au rôle de

l'archéologie pour combler les lacunes archivistiques et contribuer à remplir certains trous de mémoire.

Roland Viau accomplit un véritable tour de force avec son dernier essai. L'ethnohistorien parvient à brosser un portrait très fouillé, vivant et passionnant des communautés iroquoiennes du XVI<sup>e</sup> siècle dans la Laurentie iroquoise. Avec son essai, Viau vise un large public et il n'hésite pas à reprendre plusieurs informations qui sont présentées dans ses publications antérieures sur les Iroquoiens. Pour le lecteur moins initié, il trouvera ici une riche source documentaire qui nous a aussi charmés au premier abord. Pour les anthropologues et les archéologues qui sont plus familiers avec le travail de Viau, les premiers chapitres de son ouvrage nous mènent en terrain largement connu. Il faudra cependant attendre le chapitre 4 pour que les éléments les plus originaux et vraiment spécifiques à la question de départ ne soient abordés. L'hypothèse originale de Viau lie en grande partie la disparition des ISL de la vallée du Saint-Laurent à la propagation de maladies causées par la présence européenne. Si la présence de maladies introduites par les entreprises coloniales fait partie des hypothèses répertoriées associées à la disparition des ISL, jamais auparavant elle n'avait été élaborée avec autant d'aplomb. Viau la fait ainsi sortir du champ des spéculations.

Malgré cette grande réussite, l'auteur ne peut néanmoins s'appuyer que sur un nombre relativement limité de sources directes ou secondaires, en incluant l'archéologie et la tradition orale des peuples autochtones. Pour combler certains vides, Viau n'hésite pas à compléter certaines informations, ou à créer des ponts entre elles avec une certaine liberté littéraire. Les professionnels pourront y trouver un certain agacement, mais il faut bien reconnaître qu'il s'agit ici d'un mécanisme permettant à l'auteur d'atteindre son objectif de joindre un lectorat le plus vaste possible. On ne pourrait cependant prétendre que cette stratégie affecte grandement la rigueur scientifique de son ouvrage. Au contraire, l'essai se lit avec aisance et un plaisir qui nous pousse à vouloir poursuivre la lecture.

En dépit de ces points forts, l'ouvrage de Viau présente de petites lacunes qu'un compte rendu cherche à débusquer. Pour l'essentiel, le texte de Viau est bien documenté en matière d'archéologie et nous le savons bien appuyé en la matière. Cependant, il utilise parfois des sources secondaires plutôt que la littérature plus spécifique à la

discipline. Un exemple est l'omission des travaux de l'archéologue Laurent Girouard dans son historique du concept des ISL (CHAPDELAIN 2013). S'ils sont bien des humains faits de chairs et d'os, l'appellation ISL est d'abord une construction archéologique. Par conséquent, il est étonnant de voir la contribution de Girouard (par exemple GIROUARD 1975) ignorée d'un ouvrage si bien documenté. Ces omissions passeront inaperçues aux yeux de la grande majorité des lecteurs, mais ont une certaine incidence sur l'historiographie scientifique portant sur le sujet.

*Gens du fleuve, gens de l'île* conserve un très haut niveau de qualité dans un format qui saura plaire autant au grand public qu'aux érudits. Viau met à l'avant-scène des communautés trop peu connues de la société québécoise et il contribue à une certaine réconciliation qui débute par une meilleure compréhension mutuelle. Cette « véritable mort », qui serait trouvée dans l'oubli et l'indifférence (p. 19), Viau la trompe ici avec brio.

## Notes

1. Pour un point de vue différent sur cette question, voir WARRICK & LESAGE (2018).

2. Les résultats préliminaires indiquent cependant que cette occupation du site Dawson, bien que plus étendue que les limites définies précédemment, pourrait être sensiblement plus ancienne que le village d'Hochelaga (vers l'an 1400 plutôt que vers 1550).

## Ouvrages cités

- CHAPDELAIN, C. (2013) « Laurent Girouard, un pionnier de l'archéologie québécoise. » *Recherches amérindiennes au Québec* 43 (2-3): 113-117.
- ETHNOSCOPI inc. (2019) « Interventions archéologiques sous la rue Peel. Fouille, inventaire et supervision archéologiques. BjFj-1 et Mtl18-25-08. » Rapport présenté à la Ville de Montréal et au ministère de la Culture et des Communications du Québec, Montréal.
- GATES ST-PIERRE, C. & M. PLOURDE (2018) « Projet Hochelaga, à la recherche des Iroquoiens du Saint-Laurent sur l'île de Montréal. Inventaire archéologique 2017, parcs Outremont, Pratt, Oakwood et François-Xavier-Garneau. » Rapport soumis à la Ville de Montréal et au ministère de la Culture et des Communications, Montréal.
- GIROUARD, L. (1975) *Station 2: Pointe-aux-buissons*. Cahiers du patrimoine 2, ministère des Affaires culturelles du Québec, Québec.
- TREMBLAY, R. (2006) *Les Iroquoiens du Saint-Laurent, peuple du maïs*. Les éditions de l'Homme, Montréal.
- VIAU, R. (2015) *Amerindia. Essais d'ethnohistoire autochtone*. Presses de l'Université de Montréal, Montréal.
- (2006) « Un village à découvrir. » Dans Roland Tremblay (éd.) *Les Iroquoiens du Saint-Laurent, peuple du maïs*, Les éditions de l'Homme, Montréal: 37.
- (2005) *Femmes de personne. Sexes, genres et pouvoirs en Iroquoisie ancienne*. Éditions du Boréal, Montréal.
- (1997) *Enfants du néant et mangeurs d'âmes. Guerre, culture et société en Iroquoisie ancienne*. Éditions du Boréal, Montréal.
- WARRICK, G. & LESAGE, L. (2018) « Hurons-Wendat et Iroquoiens du Saint-Laurent: nouveaux constats d'une étroite relation. » Dans Louis Lesage, Jean-François Richard, Alexandra Bédard-Daigle et Neha Gupta (éd.) *Études multidisciplinaires sur les liens entre Hurons-Wendat et Iroquoiens du Saint-Laurent*, Presses de l'Université Laval, Québec: 133-142.